

L'Homme au vautour : Freud et Léonard de Vinci ¹⁶⁸

Han Israëls

Université d'Amsterdam

Extrait de : C. Meyer, M. Boch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux, J. Van Rillaer *et al.*

Le livre noir de la psychanalyse

Paris : Éd. Les Arènes, 2005, p. 114-120

Edition 10/18, 2007, n° 3991, p. 145-152

La méthode psychanalytique est-elle arbitraire ? À partir de détails apparemment triviaux, le psychanalyste déduit les secrets les plus profonds de notre personnalité. Sa méthode est-elle fondée et universellement applicable ? Le fait qu'elle tire tant de choses de petits détails démontre-t-il sa puissance ?

Ces questions trouvent une réponse dans une analyse effectuée par Freud à partir d'un heureux hasard. Il s'agit de l'analyse de Léonard de Vinci publiée en 1910. Se fondant sur un souvenir d'enfance, très court et curieux, Freud croit pouvoir expliquer plusieurs aspects de la personnalité de Vinci, son génie scientifique et le fait qu'il aurait été homosexuel. Après la publication de son livre *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*¹⁶⁹, le détail du souvenir sur lequel reposait la démonstration de Freud s'avéra inexact. Néanmoins Freud ne remit pas du tout en question son interprétation. On peut en déduire que le raisonnement psychanalytique

a moins besoin de matériel que l'analyste lui-même ne le pensait au départ. Même un petit détail n'est pas nécessaire : la psychanalyse fonctionne tout aussi bien lorsqu'elle se fonde sur un fait inexistant. Voyons comment Freud a raisonné dans le cas de Léonard de Vinci.

Selon la psychanalyse, les premières années de l'enfance sont déterminantes pour la structure définitive de la personnalité. À l'époque de Freud, on ne savait pas grand-chose des premières années de Vinci. Il était l'enfant d'une mère non mariée. Peu après sa naissance, son père biologique épousa une autre femme. À l'âge de cinq ans, Vinci faisait partie du ménage de son père. C'est tout ce que Freud avait pu trouver sur la petite enfance de Vinci. Il n'avait aucune information sur l'âge précis auquel le petit Léonard était venu vivre chez son père.

Freud n'hésite pas à faire ce qu'aucun historien de l'art n'a osé faire. Il affirme que Vinci a passé les premières années de sa vie seul avec sa mère. Cette situation — vivre seul avec une mère célibataire durant les premières années de l'enfance — a été, selon Freud, très lourde de conséquences, comme nous le verrons plus loin. Voyons d'abord comment Freud croit pouvoir démontrer que Vinci a vécu seul avec sa mère.

Le point de départ de Freud est le seul souvenir d'enfance de Vinci qui soit connu. Dans un écrit scientifique où il parle du vol des vautours, Vinci justifie son intérêt pour ces oiseaux par une expérience de son enfance : « Il me semble qu'auparavant déjà il m'était assigné de m'occuper si à fond du vautour, car il me vient à l'esprit comme un souvenir des plus précoces qu'étant encore au

¹⁶⁸ Traduit du néerlandais par Jacques Van Rillaer.

¹⁶⁹ *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* (1910). Rééd. dans *Gesammelte Werke*, vol. VIII, p. 127-211. Trad. *Œuvres complètes*, Paris, P.U.F. 1993, vol. X, p. 79-164.

berceau, un vautour est descendu jusqu'à moi, m'a ouvert la bouche de sa queue et, à plusieurs reprises, a heurté mes lèvres de cette même queue »¹⁷⁰. C'est ainsi que Freud cite ce très court récit. Ce souvenir avait retenu l'attention d'autres auteurs, mais Freud a été le premier à en faire quelque chose et pas peu de chose.

Dans la mythologie égyptienne, écrit Freud, le vautour est un animal très particulier. Les Egyptiens croyaient qu'il n'y avait que des vautours femelles. Comment alors ces oiseaux se reproduisaient-ils ? Au cours d'un vol, le vautour ouvre son vagin et se fait féconder par le vent. Cette légende égyptienne a été utilisée par des Pères de l'Église pour accréditer la croyance en la conception de Jésus par Marie sans intervention d'un homme.

Vinci, toujours selon Freud, a dû lire ce récit chez un Père de l'Église et a dû y reconnaître sa propre situation d'enfant. Ceci explique pourquoi Vinci a mis en scène un vautour dans un souvenir de sa petite enfance. Vinci était un enfant comparable au petit du vautour, un enfant qui a une mère mais pas de père. Pour Freud, le souvenir du vautour démontre que Vinci a passé les premières années de sa vie seul avec sa mère.

Il s'agit là d'une conclusion lourde de conséquences, fondée seulement sur ce petit détail : un type d'oiseau a joué un rôle très particulier dans l'argumentation de Pères de l'Église grâce à la mythologie égyptienne. À partir de cette conclusion — Léonard a vécu avec sa mère et sans père —, Freud en tire d'autres, plus audacieuses encore. Un garçon qui a grandi en vivant seul avec sa mère s'attache à elle à un point tel qu'il ne voudra pas, plus tard, lui être infidèle en aimant d'autres femmes. Il deviendra donc homosexuel. Freud explique ainsi pourquoi Vinci devait être homosexuel. Il croit pouvoir expliquer également, à partir de cette situation, le génie scientifique de Vinci.

L'absence du père, au cours des années décisives de l'existence, a fait que la curiosité naturelle de l'enfant n'a pas été limitée par l'autorité paternelle. Pour cette raison, Vinci sera plus tard un homme libre des préjugés que partagent ses contemporains. C'est ainsi que Freud raisonne.

Des lecteurs seront sans doute impressionnés par cette construction, grâce à laquelle des aspects essentiels de la personnalité de Vinci sont expliqués à partir d'un détail, un souvenir d'enfance, à première vue minime et plutôt obscur. D'autres diront que tout cela paraît bien ingénieux, mais n'a rien à voir avec une vraie démarche scientifique. En effet, l'ensemble paraît pour le moins arbitraire.

En 1923, l'historien de l'art Eric Maclagan¹⁷¹ révélait que toute la construction de Freud reposait sur une erreur de traduction. Vinci avait écrit que l'oiseau de son souvenir était un « *nibio* » — ce qui s'écrit aujourd'hui *nibbio*. Or un *nibbio* n'est pas un vautour, mais un milan. Le milan ne joue aucun rôle dans la mythologie égyptienne et n'a pas servi aux Pères de l'Église pour rendre compréhensible la conception de Jésus par une vierge.

L'origine de l'erreur de Freud se trouve dans la traduction allemande d'un roman russe sur Vinci, qu'il avait lu. En russe, le mot *korshun* désigne aussi bien un vautour qu'un milan. Le traducteur allemand avait fait l'erreur de choisir le premier de ces deux termes. Mais peu importe, la psychanalyse fonctionne même quand elle se base sur des choses qui n'ont pas eu lieu, comme l'apparition d'un « vautour » dans un souvenir d'enfance.

La psychanalyse est donc encore plus merveilleuse que nous ne le pensions. Pour dévoiler les secrets de la personnalité, elle n'a même pas besoin d'un détail réel. Elle peut le faire avec un événement

¹⁷⁰ *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Op. cit., p. 106s.

¹⁷¹ Maclagan, E. (1923) Leonardo in the consulting room. *Burlington Magazine for Connoisseurs*, 42: 54-57.

dont il apparaît par la suite qu'il n'a pas existé. La psychanalyse fonctionne toujours. Grâce à elle, vous démontrez tout ce que vous voulez.

Un livre noir sur la psychanalyse est incomplet s'il ne mentionne pas le texte de Maclagan sur l'erreur de traduction, mais il y a bien d'autres choses fantaisistes dans l'analyse que fait Freud de Léonard de Vinci. Pour en savoir davantage, on peut lire l'article, très bien documenté, de Meyer Shapiro paru en 1956¹⁷². Moi-même j'ai publié les preuves du fait que Freud avait été parfaitement informé de la dénomination correcte du rapace, un milan, mais qu'il n'en a pas moins continué à répéter la construction bâtie sur un vautour¹⁷³. Ici comme ailleurs, Freud ne s'est jamais beaucoup soucié de la réalité des faits.

UNE ERREUR DE TRADUCTION ?

Jusqu'à présent, il était généralement admis que l'erreur de Freud au sujet du prétendu « vautour » de Léonard était imputable aux traductions allemandes du passage sur le *nibbio* auxquelles il avait accès, notamment celle du *Léonard de Vinci, un roman historique de l'époque du tournant du XV^e siècle* de l'écrivain russe Dimitri Sergheïevitch Merejkovski. Dans cette biographie romancée que Freud citait en 1907 parmi ses livres préférés et qui semble bien avoir fourni le point de départ de son enquête sur Léonard, *nibbio* était en effet rendu en allemand par *Geir* (vautour) au lieu de *Hühnergeier* (milan) — une erreur du traducteur, car Merejkovski lui-même avait correctement traduit le terme en russe. Il est donc tentant de penser que c'est cette traduction de Merejkovski qui a initialement lancé Freud sur une fausse piste. Cela, toutefois, s'accorde mal avec le fait que Freud, dans son essai, donne sa propre traduction du texte de Léonard, en citant de surcroît l'original italien en note, alors que dans le reste du texte il cite systématiquement d'après les traductions allemandes chaque fois que c'est possible.

Pourquoi ce traitement spécial ? Une telle acribie semble indiquer qu'il était conscient que la traduction de *nibbio* par *Geier* n'allait pas de soi — et pour cause : elle était contredite par d'autres traductions qu'il avait à sa disposition. Comme l'a montré Han Israëls dans son article sur Freud et Léonard, le passage de ce dernier sur le milan de son enfance se trouve reproduit dans quatre des ouvrages en allemand cités par Freud dans son essai : la biographie de Merejkovski et celles, plus académiques, de Woldemar von Seidlitz, d'Edmondo Solmi et de Marie Herzfeld. Or, si les traductions de Merejkovski et de Solmi donnent toutes deux *Geier*, von Seidlitz et Herzfeld, quant à eux, donnent la traduction correcte : *Hühnergeier*. Est-il vraiment possible que Freud n'ait pas prêté attention à ce point si important pour son argumentation ? C'est non seulement fort peu vraisemblable, mais Han Israëls a pu établir de façon certaine qu'il n'en est rien. Il se trouve en effet que Freud a bel et bien cité une fois la traduction correcte, lors d'un exposé sur Léonard donné en décembre 1909 à la Société psychanalytique de Vienne, et qu'il nous en est resté une trace sous forme des minutes prises à cette occasion par Otto Rank. D'après cette transcription, Freud avait commencé par citer le passage de Léonard en parlant d'un *Hühnergeier*, puis avait poursuivi en parlant d'un *Geier*, sans que personne, apparemment, s'avise de ce *non sequitur*. La transcription du passage cité par Freud semble avoir été très

¹⁷² M. Shapiro, Leonardo and Freud : an Art-Historical Study. *Journal of the History of Ideas*, 1956, 17: 147-178.

¹⁷³ H. Israëls, Freud and the Vulture. *History of Psychiatry*, 1993, 4: 577-586.

fidèle, car elle reproduit presque mot pour mot... *la traduction de Marie Herzfeld*, ainsi qu'il apparaît clairement si l'on superpose les deux textes en allemand¹⁷⁴.

Freud, ce soir-là, paraît donc bien avoir cité directement — et étourdiment — à partir du livre de Herzfeld, avant de retraduire le passage dans un sens favorable à son interprétation au moment de la rédaction finale de son essai. On objectera peut-être que tout cela n'est guère probant, car la ressemblance entre les deux textes peut fort bien avoir été purement accidentelle. Après tout, cela prouverait seulement que Freud était aussi bon traducteur que Marie Herzfeld. Mais alors pourquoi la traduction proposée par Freud en 1910 dans son texte publié s'écarte-t-elle tellement de celle qu'il aurait proposée oralement en décembre 1909 ? Et, surtout, pourquoi est-elle *erronée* ?

Israëls, de toute façon, a une pièce supplémentaire à ajouter au dossier, difficilement contestable celle-là. On sait en effet que Freud, peu respectueux de ses livres, avait l'habitude d'y signaler d'un trait vertical au crayon vert ou brun les passages qui l'intéressaient ou qu'il comptait citer plus tard. Quiconque veut bien s'en donner la peine peut donc se rendre au *Freud Museum* de Londres et y consulter l'exemplaire du livre de Herzfeld qui se trouve dans la bibliothèque de Freud, afin de vérifier par soi-même si le grand homme avait ou non prêté attention à la traduction proposée par l'auteur. Ouvrant le livre à la page V, à l'endroit précis où se trouve cité le passage de Léonard sur le *Hühnergeier* de son enfance, le sceptique pourra alors constater de ses propres yeux que Freud a bien tracé dans la marge non pas un, mais deux traits verticaux au crayon brun...

Difficile, dès lors, de nier que Freud était parfaitement au courant de la traduction exacte du terme *nibbio*. Car à qui fera-t-on croire qu'il n'a pas pris la peine de vérifier dans son dictionnaire allemand-italien une fois qu'il s'est avisé des divergences entre les traductions de Merejkovski et de Herzfeld ? À qui fera-t-on croire que c'est par pur

souci d'exactitude qu'il a décidé de retraduire — *mal* — le texte de Léonard, alors qu'il avait à disposition une traduction parfaitement correcte ? L'erreur de traduction de Freud est une erreur tout à fait volontaire, délibérée. S'étant rendu compte que sa construction se brisait sur un petit détail incommode, il a choisi de la maintenir en dépit de tout, en réécrivant (retraduisant) le souvenir de Léonard pour qu'il se conforme à ses désirs théoriques. Le procédé est d'autant plus bizarre que Freud, sans doute pour couvrir ses arrières au cas où on l'accuserait de falsification, reproduisait simultanément le texte original en italien. Comment, dans ces conditions, pouvait-il espérer que sa manœuvre échappe longtemps à la détection ? L'impression qu'on retire de cet étrange épisode est celle d'un homme si fermement convaincu de son infaillibilité qu'il ne pouvait pas imaginer que la réalité lui résiste. Difficile de trouver meilleure illustration de ce qu'il appelait lui-même la « toute-puissance des pensées » ...

Mikkel Borch-Jacobsen

¹⁷⁴ M. Herzfeld, dir., Leonardo da Vinci. Der Denker, Forscher und Poet : Nach den veröffentlichten Handschriften, 2ème éd. augm., Jena, Eugen Diederich Verlag, 1906, p. v.; H. Nunberg et E. Federn, dir., Protokolle der Wiener Psychoanalytischen Vereinigung, vol. 2 (1908-1910), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1977, p. 305.